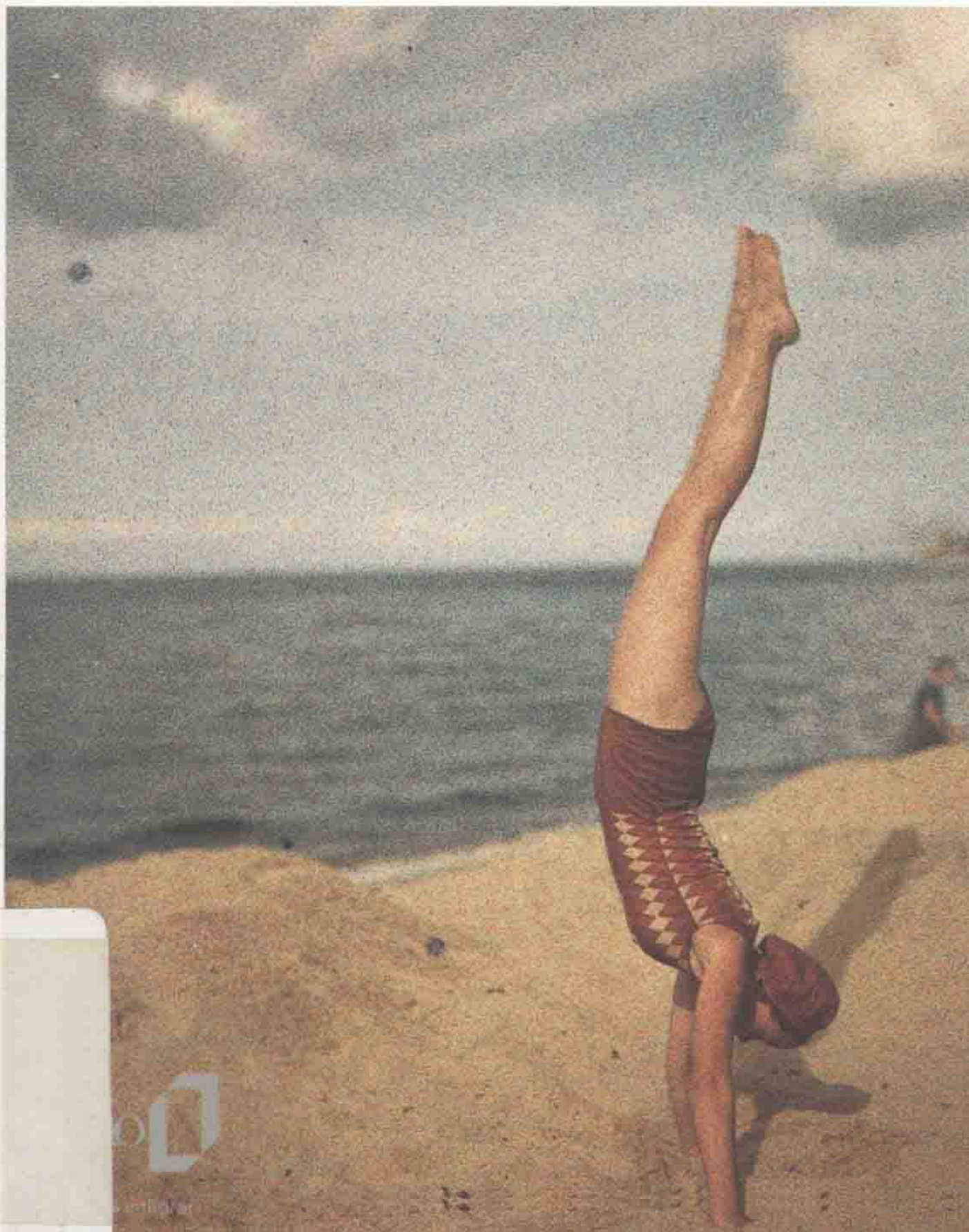
Michel Déon de l'Académie française

Un déjeuner de soleil



COLLECTION FOLIO

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Michel Déon
de l'Académie française

Un déjeuner de soleil

Postface de
Lakis Proguidis

Gallimard

Le texte de la Postface de Lakis Proguidis a été publié initialement dans *L'Atelier du Roman* (n° 4, mai 1995), sous le titre : « Les criques d'antan. Sur *Un déjeuner de soleil* de Michel Déon ».

© *Éditions Gallimard, 1981.*
© *Éditions Gallimard, 1996, pour la présente édition.*

Michel Déon est né à Paris en 1919. Après avoir longtemps séjourné en Grèce, il vit en Irlande.

Il a reçu le prix Interallié en 1970 pour *Les poneys sauvages* et le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1973 pour *Un taxi mauve.* Il a publié depuis *Le jeune homme vert, Les vingt ans du jeune homme vert, Un déjeuner de soleil, « Je vous écris d'Italie... », La montée du soir, Un souvenir,* un dialogue avec sa fille Alice Déon : *Parlons-en..., Pages grecques.* Il a également rassemblé quelques souvenirs dans *Mes arches de Noé, Bagages pour Vancouver, Je me suis beaucoup promené,* et écrit deux pièces de théâtre : *Ma vie n'est plus un roman, Ariane ou l'oubli.* Il est membre de l'Académie française depuis 1978.

Where are you dying tonight?

EVELYN WAUGH

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

Sa première apparition date de 1925, en classe de troisième à Janson-de-Sailly. Un matin de février, le surveillant général entra suivi d'un grand garçon qui paraissait environ seize, dix-sept ans, aux cheveux blonds tombant sur les épaules comme ceux d'une fille, aux yeux bleus amusés par la curiosité que suscitait son accoutrement : pieds nus dans des espadrilles, pantalon de velours côtelé marron, chemise de laine bariolée et gilet cintré en peau de mouton retournée. Je rappelle qu'il s'agit de 1925 et que cet accoutrement si familier aujourd'hui qu'il est exploité à l'échelle industrielle par les maisons de prêt-à-porter, étonnait à l'époque et semblait même singulièrement inadapté à la clientèle d'un lycée plutôt snob, composée d'enfants de bourgeois enrichis par la guerre, de jeunes Russes émigrés tous fils de colonels et de princes mués en chauffeurs de taxi à la Muette ou en violonistes de boîtes de nuit à Montmartre.

Le surveillant général échangea quelques mots à voix basse avec le professeur de français, désigna une place au fond de la classe au garçon qui remercia d'un signe de tête. Il n'avait ni cahier, ni livre, même pas de porte-plume, et s'assit tranquillement, les bras croisés sur le pupitre. Le professeur reprit son cours à l'endroit où il l'avait interrompu. André Garrett, mon père, qui a raconté dans ses carnets intimes l'entrée de Stanislas, se souvenait que la leçon portait sur *La Farce de Maître Pathelin* lue par le professeur avec l'accent rocailleux qu'il empruntait pour dire du vieux français. Par le cahier des présents, on apprit le lendemain le prénom du « nouveau » : Stanislas, mais son patronyme restait imprononçable, composé de consonnes accouplées que séparait mal une seule voyelle. Devant les récriminations des professeurs qui refusaient de se colleter avec un nom pareil, les hautes instances du lycée décidèrent de simplifier ces sons barbares en éliminant quatre consonnes et en ajoutant une voyelle, d'où Beren, Stanislas Beren, appellation que l'arrivant accepta sans sourciller et garda sa vie durant.

On ne pouvait rêver d'élève plus modèle : toujours à l'heure, sans un cahier, sans un livre, les bras croisés sur le pupitre, un sourire éclairant son visage aux traits assez rudes quand le professeur égayait la classe d'une plaisanterie dûment rodée depuis des années. Il faut supposer qu'à cause de son ignorance totale du français, on l'avait mis en

troisième à tout hasard, en dépit de sa taille et de son âge. À la première récréation, ses nouveaux camarades l'avaient entouré pour tenter de lui tirer quelques mots. Dans ce milieu assez mélangé où beaucoup d'élèves savaient une seconde langue : anglais, allemand, russe ou espagnol, Stanislas montrait son incompréhension d'un curieux mouvement de tête : il levait le menton, ou, simplement, les sourcils. Parfois, il prononçait d'une voix suave quelques mots étrangers. Consultés, des professeurs reconnurent des racines grecques, d'autres assurèrent qu'il s'agissait d'un dialecte slave. L'intérêt, vif au début, s'éteignit vite. Un seul élève s'efforça de rester en contact avec ce garçon aimable et facilement souriant. Ce fut mon père, André Garrett. Sur une photo de la classe, prise avant la fin de l'année scolaire, on les voit, côte à côte, au dernier rang. Ils correspondaient par gestes ou par menus cadeaux. Les cadeaux — barres de chocolat, portraits d'actrice — ne venaient pas de Stanislas. Manifestement, ses parents — s'il en avait — ne lui donnaient pas un sou d'argent de poche. Il arrivait à pied d'on ne sait quel quartier du seizième, toujours chaussé d'espadrilles. En cas de pluie, il traversait la rue de la Pompe, pieds nus, ses espadrilles nouées autour du cou par leurs lacets. Il semblait ne posséder qu'un pantalon, qu'une chemise et le gilet de mouton retourné. Dans un lycée à la discipline assez stricte où les élèves raffinaient sur la toilette,

il détonnait étrangement mais une autorité invisible le protégeait. Un pion nouveau qui surveillait l'entrée des élèves par la rue de Longchamp, le voyant un jour arriver pieds nus, voulut lui interdire la porte et le saisit par le bras pour le repousser dans la rue. Des élèves intervinrent :

— Monsieur, c'est Stanislas Beren. Il est en troisième A'.

Stanislas ne protestait pas et restait devant la porte, l'air indifférent. Mon père courut chercher le surveillant général qui vint lui-même préciser au pion trop zélé qu'il s'agissait bien d'un élève du lycée.

— Un élève spécial, je vous le concède. Il est là pour apprendre le français.

Le nouveau pion, très plat, tapota dans le dos de Stanislas qui, une fois à l'abri du préau, chaussa ses espadrilles et se joignit à la queue attendant l'arrivée du professeur d'anglais. Une consigne avait dû être donnée : aucun des professeurs ne l'interrogerait. Ils se contenteraient de l'attention de ce garçon poli et silencieux. Au mois de juin, il y eut des examens de passage, du moins pour ceux qui n'avaient pas la moyenne. Stanislas en fut, bien entendu, dispensé. Il paraissait n'avoir fait aucun progrès en français encore qu'il répondît oui ou non, et sût dire bonjour et au revoir, parfois merci. Qu'allait-il devenir pendant les vacances? Mon père s'en ouvrit à son père qui se rendit au lycée où il eut une longue conversation

avec le professeur. Le secret demeura bien gardé, mais le résultat fut l'arrivée, le 13 juillet, de Stanislas avenue Mozart, peu avant le départ qui avait été fixé au début de l'après-midi pour éviter les encombrements sur les routes. La mère d'André eut un haut-le-cœur. Généreuse d'une manière assez traditionnelle, elle aimait s'occuper de la vie privée de ses domestiques, protéger une famille d'immigrés ou participer aux travaux d'un ouvroir à l'église de l'Annonciation. L'apparition de cet escogriffe aux cheveux de fille, au visage ingrat, à la tenue qu'elle qualifia aussitôt de clownesque, la troubla si fort qu'elle put à peine lui sourire. Dans la seconde, elle décida de changer tout cela : coiffure, vêtements et ongles endeuillés.

Qu'on se rassure : ce n'est pas une fois de plus l'histoire d'une famille bourgeoise, la mienne, que j'entends raconter ici, mais celle de Stanislas Beren et, dans la mesure où il est concerné, celle de mon père, qui fut son premier et peut-être unique ami. Mes grands-parents n'apparaîtront, à quelques exceptions près, que cet été-là. J'ai à peine connu mon grand-père puisqu'il est mort en 1939, au début de la guerre, âgé de soixante-dix ans alors que je n'avais pas quatre ans. Une image m'est restée de lui par un de ces phénomènes de la mémoire qui enregistre sans raison apparente une silhouette, un décor isolés de leur contexte disparu. Je le revois quarante ans après, je ne sais à quelle saison, ni à quelle heure, pro-

bablement le matin, en caleçon de laine long, gilet de corps, une serviette éponge enroulée autour du cou, rouge, la barbe ruisselante de sueur. La scène est restée gravée dans mon souvenir par son absurdité. En effet, mon grand-père pédalait dans une salle de bains aux murs carrelés de blanc, mais, pour un enfant, son exercice tenait de la démence : où pensait-il aller ainsi sur une bicyclette sans roues ? Six mois après, il mourait d'une hémorragie cérébrale en apprenant la déclaration de guerre. Au musée d'art moderne, à Beaubourg, on peut voir son portrait en pied par Kees Van Dongen sur fond de champ de courses (Longchamp ou Deauville). Sur les photos que j'ai conservées, il apparaît dans des tenues diverses : en habit rouge pour une chasse à courre dans la forêt de Compiègne, en maillot de bain à épaulettes sur la plage de Deauville, en pilote de course sur une Christie moteur V 4 (1907), en aviateur sur un Farman (1912), enfin assis à côté de son chauffeur dans un coupé de ville 40 CV Renault, celui-là même qui, à peine sorti de l'usine, emmena Stanislas et mon père en vacances l'été 1925. On a deviné que c'était un passionné de mécanique et d'inventions nouvelles — ce qui explique peut-être combien, par réaction, son fils, mon père, en eut horreur et pourquoi il circula jusqu'à la guerre de 1939 à bicyclette dans Paris, ne prit jamais un avion, n'emprunta des trains qu'avec la plus grande répugnance et refusa un

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com